

Les Petites Fugues 2022



LIRE JEAN- BAPTISTE ANDREA

SOMMAIRE du partage

INTRODUCTION : AU PAYS DES ENFANTS QUI FUGUENT // p. 2

I/ ITINÉRAIRES D'ENFANTS PEU GÂTÉS // p. 4

II/ UN MONDE OÙ BEAUTÉ ET CRUAUTÉ COHABITENT // p. 10

**III/ ÉCHOS : HISTOIRES D'ORPHELINS,
DE PENSIONNAIRES ET D'IDIOTS // p. 15**

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2022.

Réalisation : Stéphanie Ruffier

Avertissement : subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

« J'étais bizarre, pas normal, plein de problèmes, d'accord. On n'arrêtait pas de me le répéter. Mais finalement tout le monde était comme moi. » *Ma reine*, (p. 154)

Ma reine (L'Iconoclaste)

Des diables et des saints (L'Iconoclaste)

Les œuvres sont abrégées comme suit :

MR = *Ma reine*

DDS = *Des diables et des saints*

INTRODUCTION

AU PAYS DES ENFANTS

QUI FUGUENT

Scénariste et réalisateur né au début des années 70, Jean-Baptiste Andrea s'est toujours rêvé poète. Il envisageait l'écriture comme « l'endroit où (il) rêvait d'être » et le cinéma comme un moyen d'arriver à la littérature. Il a compris qu'il fallait « s'autoriser, oser se frotter aux titans ». Un jour de promenade avec son chien à la campagne, il a le déclic et écrit quasi d'une traite son premier roman, *Ma reine*.

Dans cette histoire d'un enfant évincé de l'école en raison de ses faibles capacités intellectuelles, vivant avec ses parents dans une station essence, la montagne est un refuge. La fugue met sur la route de cet innocent deux personnages : une jeune fille très directive, aux apparitions sporadiques, et un berger taciturne. Tous les romans de Jean-Baptiste Andrea portent la trace de l'enfance solitaire de l'auteur, ermite, « enfant-ours » disait sa mère, mais aussi de son envie d'envisager la nature comme un lieu du sacré, où la beauté nous accueille à bras ouverts et nous révèle.

Des diables et des saints, son dernier roman qui retrace le destin d'un anonyme, porte aussi un regard attendri sur ceux qu'on ne regarde pas. Joseph est un musicien de génie rencontré au hasard d'une gare : « le vieux qui joue sur ces pianos publics, dans tous les lieux de passage » (p. 2). Il raconte son parcours : au cœur d'une enfance dans une famille riche et exigeante, il se retrouve, suite à un terrible événement, dans un pensionnat où règnent l'arbitraire et la loi du plus fort. C'est un déclassement social aussi subit que violent. Là encore, l'enfant est conditionné par son environnement, par les lieux – prisons concrètes ou symboliques – autant que par les êtres abîmés et par les coups reçus. Il fomente des évasions.

Les trois romans parus sont durs, porteurs d'une vision assez pessimiste de l'humanité, notamment des femmes qui sont souvent des personnages froids et indifférents à la détresse des fragiles héros. *Des diables et des saints*, à réserver à des lecteurs avertis, contient des scènes de violence physique et psychologique difficilement soutenables pour un jeune public. Pour autant, la noirceur n'est jamais opaque. Filtrant toujours une lumière et un espoir : des moments de communion avec la nature, des éclats de fraternité, une inextinguible soif de liberté.

Une jeunesse cabossée impose son immense envie de vivre.

À retrouver [ici sur le site de l'Agence Livre & Lecture](#) : un dossier pédagogique sur un autre roman de JB Andrea qui n'est pas traité ici : *Cent millions d'années et un jour*.

I/ ITINÉRAIRES D'ENFANTS PEU GÂTÉS

Les trois romans de Jean-Baptiste Andréa abordent la jeunesse, plus particulièrement l'enfance et l'adolescence malheureuses, avec une infinie délicatesse. Un sentiment d'impuissance et de solitude s'en dégage. Les héros de DDS et MR sont deux jeunes garçons désarçonnés par l'existence, souvent entourés d'adultes violents et d'enfants pervers. « La noirceur sert à peindre la lumière. C'est une toile de fond. » explique l'auteur. Les vers de Baudelaire siérait magnifiquement à ces adolescents : « Mon enfance n'a été qu'un ténébreux orage / Traversé çà et là par de brillants soleils. ».

Portraits de solitaires fêlés

Les portraits d'adolescents sont particulièrement travaillés, tout en nuances.

Ils sont l'œuvre des protagonistes eux-mêmes :

- Monologue intérieur ininterrompu de l'enfant Shell, plongé dans un point de vue interne dans MR,
- Récit enchâssé, adressé aux curieux, avec vision rétrospective et recul de l'adulte de soixante-neuf ans sur son enfance dans DDS : « c'est une longue histoire, je ne voudrais pas vous ennuyer » (p. 11). « Tiens, vous êtes revenu ? Alors je me présente. Moi c'est Joe... » (p. 12) (...) « Je crois que, cette fois, il va falloir que je vous explique » (p. 15). De temps en temps, Joe relance l'intérêt de son interlocuteur comme page 125 « Nous sommes loin de la gare où nous nous sommes rencontrés, vous et moi. (...) Vous regrettez presque de m'avoir posé votre question préférée... » La suite du roman est un long récit analeptique qui se termine aux dernières lignes du roman en congédiant l'interlocuteur-écoutant : « L'heure est tranquille et orpheline. Il falloir nous séparer. » (p. 364).

L'idiot

Dans *Ma reine*, c'est le narrateur lui-même qui dresse son portrait au vitriol avec un humour noir involontaire. C'est un enfant de douze ans, surnommé Shell en raison du blouson de la compagnie pétrolière qu'il porte quasi en permanence – nous n'apprendrons jamais son véritable prénom. Cette éthopée étonnante, plongée dans la psyché d'un enfant souffrant de son image de déficient intellectuel, larvée d'euphémismes qui laissent deviner la maltraitance qu'il subit, permet un travail subtil sur la figure littéraire de l'idiot.

Le deuxième chapitre, pages 11 à 14 expose la situation de Shell ; il permet de lire en creux sa biographie et son caractère façonné par les remarques de son entourage. C'est « un attardé de fils » (p. 12)

On relève :

- des parents taiseux « Mais nous, on ne parlait pas, on s'était déjà tout dit. » (p. 12),
- la pauvreté (vêtements donnés, station peu fréquentée),
- la maladresse de l'enfant,
- les insultes qu'il subit.

Émerge le portrait d'un enfant de douze ans sans amis, non scolarisé, qui n'a connu que l'univers familial de la station.

Piste pédagogique

Analyse du portrait physique (prosographie) et moral (éthopée) de Shell à partir d'éléments glanés dans la lecture intégrale du roman. En atelier d'écriture, composer son autoportrait à partir de phrases entendues sur soi, anecdotes de vie et singularités.

Le chapitre qui débute page 29 décrit magnifiquement le fonctionnement mental de Shell, son décalage et le poids du regard dépréciatif des autres :

« Foudre de guerre. Génie. Lumière. C'était tout ce que je n'étais pas, on n'arrêtait pas de me le répéter. Maintenant il faut que je le dise, je suis bizarre. Moi je ne trouve pas, mais les autres oui. »

« Je suis un peu comme elle (une Alfa Roméo), mais avec un moteur de 2CV dedans. »

Très souvent dans le roman apparaît le comparatif « comme un idiot ». Shell est un enfant qui éprouve des vertiges ou s'endort subitement quand il ressent de fortes émotions, et doit se boucher les oreilles « parce que trop de voix (lui) racontent trop de choses différentes. » (p. 159) Certains symptômes (voix et accès de violence) font songer à la schizophrénie sans qu'elle soit nommée. L'empathie est de mise pour le lecteur placé en permanence dans la peau et les pensées de Shell.

Toujours dans le deuxième chapitre, on trouve également un portrait physique haut en couleurs et un éclairage sur son échec scolaire (p. 30-31). La voix intérieure de Shell y est particulièrement lucide et touchante, façon de sensibiliser le lecteur à ce type de personnalité fragile. Page 32, il mentionne « quand même les choses qu'(il) fait bien » mais termine par une nouvelle anecdote de maltraitance du père. Shell relativise toujours : « Heureusement, c'était une dent de lait. » Ce portrait semble préparer à la fois la fascination que la Reine (autoproclamée) exercera sur lui et son extrême suggestibilité.

L'impulsivité est une des marques de caractère de Shell : il a des TOCS et peut réagir de façon inconsidérée, par exemple lors de l'épisode de la vitre (p. 175) ou avec son ennemi Macret. À propos de son protecteur gitan Matti, il dit : « Je le surprénais qui me regardait un peu bizarrement de temps en temps, comme s'il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire de moi. Un peu comme mes parents, finalement... » (p. 175).

Le génie malade et déclassé

Dans DDS, Joseph, le narrateur, apparaît dans l'incipit comme un marginal. Voir le portrait dressé par les interlocuteurs qui l'observent page 10 :

« Un homme comme vous, qui présente bien, même si vous avez oublié de vous raser la joue gauche. Un homme bien habillé, même si la forme de votre cravate est un peu démodée. Un homme enfin, qui touche le piano comme vous le faites. Vous jouez comme un dieu, vous jouez peut-être pour Lui ? » (p. 10)

Il est rapidement fait mention d'un événement perturbateur très violent, une mystérieuse maladie qui fait de Joseph un paria, un être différent, ontologiquement seul : « Tout commença quand je tombai malade. Un mal incurable. » (p. 15) Non contagieux. Une infirmité. « Tout de même, ma maladie, je ne crois pas l'avoir méritée » (p. 19) Cette maladie, c'est le brusque statut d'orphelin. Sa jeunesse se termine ainsi « à 18h14, le 2 mai 1969, dans une polka de flammes et de vent de travers. » (p. 29)

Cette terrible solitude est rapprochée de façon métaphorique et fantasmagorique du personnage historique Michael Collins, un astronaute qui est allé sur la lune mais n'y a pas posé le pied, prenant soin de la fusée : « une solitude telle que nul homme n'en avait connu depuis Adam, comme la NASA l'expliquerait le 24 juillet 1969 sur toutes les radios du monde » (p. 49). Il est régulièrement convoqué par le jeune héros comme un compagnon d'infortune. Les enfants malheureux sont ceux qu'on ne regarde plus comme Mickael Collins, celui qu'on n'a pas regardé, l'outsider, celui auquel on ne fait pas attention, passe dans l'ombre. La passion du héros pour l'aventure spatiale « repousse la frontière des ténèbres ».

Dans DDS, on retrouve par ailleurs la figure du simple : Momo. Ce jeune garçon mutique devient rapidement le compagnon fidèle de Joseph le narrateur à la suite d'un épisode où le garçon attardé le veille et lui tient la main durant un épisode de fièvre. Joseph dit de lui : « il était mes larmes, je devins sa voix. Il le défendra et lui restera fidèle jusqu'en fin de vie. Il comprend très tôt ce jeune camarade : « Je savais bien que ce n'était pas sa faute, à Momo, s'il était demeuré. Demeuré loin d'ici... » (p. 51)

Ce personnage surgit le jour de l'arrivée à l'orphelinat. Son portrait le montre taiseux, immature (en permanence accompagné de son doudou « un vieil âne en peluche attaché de plusieurs tours de ficelle ») et jugé zinzin par les forces de l'ordre :

Page 35 « Il n'était pas muet, mais je ne l'entendis prononcer que deux mots dans sa vie, bien plus tard. Les gendarmes avaient fait le signe international, index vrillant la tempe, *pas net*. »

Il apparaît comme un être doux, venu d'un hôtel de luxe à Oran, dont on ne saurait jamais les origines, mais qui, comme son doudou, « s'accroche à la vie ». Parfois, il semble mystique ou voyant : « Momo souriait toujours, il voyait quelque chose de drôle, encore invisible à nos yeux. Son regard croisait parfois le mien. Il hochait alors la tête comme pour me dire : Attends juste un peu, après la côte, après la fièvre... » (p. 36-37)

Piste pédagogique

Un parcours de lecture sur l'idiote dans la littérature, éloge de la différence et de la figure de l'innocent. Voir conseils biographiques (avec échos dans le théâtre et le cinéma) en partie III.

Cette intéressante étude de Myriam Roy retourne aux racines de l'« idiot », figure de simple, d'innocent, du marginal, de l'unique. On y apprend que l'illuminé a longtemps été perçu comme un être exceptionnel avant qu'on envisage l'aspect médical (crétinisme, regard intellectuel...). Il désigne peu à peu un être au bas de l'échelle humaine. Dans la littérature, il s'agit souvent d'un martyr dont la société peine à percevoir la beauté et le regard singuliers : <http://lafi-gure-delidiot.blogspot.com/2013/05/la-figure-de-lidiot-dans-des-souris-et.html>

Splendeurs et misères de la fraternité

Dans les deux œuvres, nous évoluons dans le monde du siècle dernier, dans les années 50-60. L'auteur parle de « dépaysement », du choix du passé comme un voyage, une évasion.

Shell subit dans un premier temps l'épreuve de la solitude, Joe découvre la camaraderie face à la cruauté des adultes et la dureté de l'existence tient lieu de fraternité. Dans DDS,

la Vigie, société secrète de quelques membres triés sur le volet, se réunit discrètement dans une pièce isolée, en hauteur. Ces réunions font songer à l'univers du Club des Cinq ou du Clan des Sept, l'aspect détective en moins, mais avec la même ligue complice, en marge et en secret du monde des adultes.

Dans DDS, la Vigie penche du côté des histoires de résistants, d'aventuriers du quotidien qui tendent de se serrer les coudes contre la barbarie. Elle évoque la capacité de l'enfant à se réinventer, à créer un monde qui lui convienne mieux : dans le roman, les épisodes liés à la Vigie sont souvent des moments de bonheur, des éclairs de fraternité.

L'épisode de la deuxième tentative (réussie) d'entrer dans la Vigie, après une première bagarre inefficace, est un moment fort du roman. Page 152, on y découvre la fidélité de Joe à Momo, et sa ruse. La page « VULVE » de l'encyclopédie y devient un laisser-passer audacieux. Toute la fascination qu'exerce la femme sur un groupe de jeunes garçons est ici décrite avec beaucoup de malice :

- sang-froid du héros qui a regardé de tout son saoul le dessin illustratif en amont de la réunion, « sans savoir qu'on ne s'y habitue jamais »,
- étonnement,
- attitude blasée feinte,
- incompréhension...

Autre très poignant épisode, le « jeu pour le plaisir » inventé par la Vigie, un « concours de tristesse » (p. 159). Une lecture analytique des différents récits pourra mettre en relief les différentes personnalités et parcours des compagnons d'infortune. Mais aussi leurs façons de raconter : sincérité naïve (dénier de Souzix), grandiloquence et hyperbole, violence suintant sous les euphémismes, impossibilité de raconter (le héros, en larmes, est déclaré forfait)... Autant de biographiques touchantes d'enfants au destin brisé.

Une quête initiatique

Tous les romans de Jean-Baptiste Andrea constituent des quêtes initiatiques, des contes réalistes où les jeunes héros affrontent des monstres cruels : éducateurs sadiques ou femmes froides. Ils y apprennent pas à pas à oser : s'affirmer, dire, transgresser.

Un apprentissage par la chute

Plongée *in medias res* dans DDS, le remarquable incipit de ce roman débute par une chute dont le lecteur ne pourrait dire s'il s'agit de la description d'un accident véritable en train de se dérouler, d'un voyage où la conscience est altérée, ou d'une métaphore de la dépression.

Cet incipit qui s'ouvre immédiatement sur un événement et un mouvement est en réalité une prolepse : le chapitre suivant opère un retour en arrière dans la narration, à l'époque où Shell vit encore dans la station-service avec ses parents.

D'emblée, l'épizeux initial, « Je tombais, je tombais », l'usage de la première personne et d'un narrateur en point de vue interne, l'imparfait qui crée une sensation de descente longue et vertigineuse, la description d'un corps en détresse, donnent à cette ouverture un tournis incroyable.

Ce choix de l'entrée dans le roman par une chute immédiate est particulièrement déstabilisant et programmatique.

Piste d'entrée dans la lecture

Pages 9 et 10, lire l'incipit et formuler un horizon d'attente sur le personnage et l'histoire. Les principaux fils de l'intrigue sont présents :

- le corps dégingandé : « grandes jambes »,
- thème de la chute, polyptote autour du verbe tomber (lignes 1, 2, 13 et dernière ligne.),
- maltraitance (autres enfants / adultes : amorce du harcèlement de Macret et des châtiments corporels du père),
- pensées et regard d'enfant.

Le récit fonctionne souvent par prolepses (sauts dans le temps et effets d'annonce) : il annonce à plusieurs reprises les futurs échecs.

- « À force de m'entendre répéter que je n'étais qu'un enfant, et que c'était très bien comme ça, l'inévitable est arrivé. J'ai voulu leur prouver que j'étais un homme. Et les hommes, ça fait la guerre... » (p. 11) à mettre en parallèle avec l'annonce (p. 21) : « Autant le dire tout de suite, parce que de toute façon tout le monde le sait : la guerre, je n'y suis jamais arrivé. (...) Mais il n'y aurait pas eu Viviane non plus, la reine aux yeux violents qui parlait comme tous les vents de tous les plateaux, de tous les pays. C'était mieux que mon vent à moi qui me racontait toujours les mêmes histoires. Mais j'y reviendrai plus tard, parce que là, Viviane, je ne l'avais pas encore rencontrée. »
- Autre prolepse (p. 28), à propos de la station-essence et de la maison familiale « Après ça, je ne l'ai revue qu'une seule fois. ». Cette quête pour « devenir un homme » passe par deux courtes mentions d'« initiation sexuelle » : une scène de voyeurisme (p. 25), une autre de masturbation (p. 85) et l'allusion à des magazines pornographiques enterrés.

Être un homme, ce sera avant tout fuguer, vivre seul, survivre en pleine nature, échapper aux forces de l'ordre (p. 120), connaître la faim et la maladie (fièvre et délire qui conduisent à une nouvelle « chute » rappelant l'épisode de catabase de Robinson Crusoé pages 124-126 *Ma reine*), mais aussi faire l'expérience de la rencontre : d'une jeune fille, « reine » dont il deviendra le sujet, mais aussi d'un autre solitaire et réprouvé qui deviendra un allié.

Une des clés de ce parcours initiatique se trouve page 143. Il s'agit d'une quête d'affirmation de soi et d'autonomie : « (...) c'était aussi à cause de mes parents, de Macret, de l'école, que j'étais comme ça, et que je n'avais toujours pas réussi à leur montrer à tous que j'étais moi et que je n'avais besoin de personne, que je pouvais tracer mon chemin tout seul. »

Être soi, cela passe par la mise en mots et la prise de parole : « je crois que je n'avais jamais parlé autant de toute ma vie ». À noter, Matti (le solitaire qui élève des chèvres) est une autre figure de taiseux, qu'on croit d'abord muet, puis qui se met à parler (voir l'épisode page 147).

Shell va aussi découvrir que chacun porte des blessures et des faiblesses : « Ce matin-là, (...) j'ai compris quelque chose d'important. J'étais bizarre, pas normal, plein de problèmes, d'accord. On n'arrêtait pas de me le répéter. Mais finalement tout le monde était comme moi. Les autres avaient aussi leurs Malocchio, leurs cauchemars et leurs Macret à eux, ils leur donnaient juste d'autres noms. » (p. 155).



Pour retracer le parcours de Shell, on s'attachera plus particulièrement au motif récurrent de la chute comme apprentissage par le vertige, la violence et le dépaysement brutal. Elle fait sa réapparition pages 34 et 35 (*Ma reine*) en raison d'un sac à dos oublié : « tout s'est mis à tourner » (...) Mes mains ont fini par écouter la voix et elles ont lâché. »

Piste pédagogique : lecture comparative d'épisodes de chute

- incipit, chute inaugurale qui peut être lue comme une annonce de celles à venir ... ou de la chute du roman ! (Dans ce cas, on pourrait parler d'un roman construit sur la figure de l'épanadiplose : il finit comme il a commencé),
- pages 34-35,
- deuxième mention de chute, petite enfance, Noël (p. 37-38),
- relecture du sens de la chute et de l'aventure qui deviennent existentielles (p. 129-130) « Là, j'ai eu une révélation (...) j'avais compris, rien de tout ça n'existait. (...) Et voilà, maintenant j'étais mort... »,
- dernière chute : il s'agit d'une épreuve chevaleresque sur ordre de la Reine « tu dois sauter » (p. 214), acte de courage et de douleur comme dans les romans de fin'amor du Moyen-Âge. Toutes les dernières pages du roman sont consacrées à la chute, à son analyse et à ses conséquences. Ce que gagne Shell, c'est surtout le pouvoir de réhabiliter sa reine-muse et d'user du langage, même si c'est toujours un effort : « J'ai recommencé, j'ai poussé les mots plus fort avec ma langue, des gros cubes de métal qui abîmaient mes lèvres en sortant. » (p. 218).

Du paria à l'émancipation

L'impulsion d'écriture du roman DDS a été donnée à Jean-Baptiste Andrea par la rencontre réelle, lors d'une dédicace, avec un ancien pensionnaire d'orphelinat, Gérard, qui lui a confié en quelques mots pudiques son passé douloureux : l'ouvrage lui est dédié. Le roman s'inspire librement de sa vie : dans son canevas initial, Jean-Baptiste Andrea a conservé la « maladie d'être orphelin », le récit d'une enfance maltraitée, la figure de paria. Un gamin qui a tout pour réussir arrive dans un monde où tout lui est enlevé, comme l'enfant de Prévert. La maladie (du malheur) débute le jour où Joe devient orphelin. Un effet de suspense est entretenu au début de l'ouvrage sur la nature exacte de cette maladie qui crée une réaction instinctive chez les autres, une rupture définitive : elle fait fuir. Désormais, c'est comme si le héros exsudait les effluves de la « maladie ».

Le paria, de manière plus universelle, c'est l'Autre, que la société cherche à normaliser, redresser. Dans le roman, un parallèle est tracé entre le sort des orphelins, des Juifs et des homosexuels. On trouve une accumulation de noms d'orphelins célèbres (p. 359) : manière de pointer de nombreux exemples de destins malheureux et de mettre la lumière sur les capacités de résilience de l'être humain.

II/ UN MONDE OÙ CRUAUTÉ ET BEAUTÉ COHABITENT

Un lieu de malheur

Paysages et lieux de vie sont particulièrement travaillés dans les deux œuvres. Si MR prend place dans un milieu naturel où Shell subit une traque, mais trouve refuge dans deux cabanes, l'environnement de DDS est quant à lui fermé, contrôlé, sous surveillance permanente. C'est une véritable prison.

L'annonce du départ pour le pensionnat dans DDS, à la fin d'un chapitre, est lourd de menace, comme le soulignent le tour anaphorique, les hyperboles et le vocabulaire violent : « Je partis pour un lieu dont vous n'avez pas entendu parler, puisqu'il n'est pas sur la Terre. Je partis pour un lieu dont vous n'entendrez jamais parler. Il est fermé depuis longtemps. L'orphelinat Les Confins. Je dis fermé, mais chez certains, il saigne encore. » (p. 33)

Piste pédagogique

Repérer dans le chapitre qui lui est consacré, morceau d'anthologie, les éléments de description du pensionnat qui annoncent le malheur à venir. Tout y suinte la tristesse et prédit l'impasse. Le nom de l'orphelinat survient à nouveau en toute fin de chapitre (p. 42 à 45) : comme une butée, un cul de sac ou un bout de monde, sans issue. Parmi les éléments inquiétants :

- rouille,
- fond de vallée,
- décaissement d'un espace,
- ardoise coupante, échos infinis, église glaciale en toutes saisons,
- terrasses émoussées,
- « Ce qui frappe, c'est le silence. Un silence d'oraisons et de couloirs qui ne mènent jamais deux fois au même endroit. J'ignore ce que vous viendriez faire là, à part vous cogner contre le granit. Vous finirez par rebrousser chemin, vos questions en bandoulière, si vous en aviez.

Tout est dans le nom. Après Les Confins, il n'y a plus rien. »

La maison de Rose, lieu de fuite, n'a en réalité « rien à envier aux Confins, une vraie bâtisse de pénitent. »

Lire aussi dans les derniers chapitres la façon dont le bâtiment se fait hostile : le mur de fuite abrupt, puis le tunnel, lieu fantasmagorique de l'évasion et de l'ailleurs (l'étranger).

Dans MR, rien de tel : de nombreuses caches accueillent le héros. La fugue a ouvert un espace de liberté, une nature-refuge, une cabane forestière de conte de fées, une grotte secrète... Seul le domicile de la reine est, nous l'avons vu précédemment, un lieu interdit, de confrontation à la triste et triviale réalité.

La fuite dans un pays « étranger » est toutefois également convoquée.

La question du mal

Dans les romans de Jean-Baptiste Andrea, les parents et autres adultes / figures d'autorité sont souvent défaillants et provoquent un sentiment d'injustice. L'auteur se dit très touché par le sujet de l'éducation : « là, où l'avenir se joue ». Lors d'une émission de *La Grande Librairie*, il explique qu'il est passionné par la question du mal. DDS constitue une charge féroce contre l'orphelinat. Il évoque un véritable « combat entre le bien et le mal » et s'interroge : « Comment une personne en arrive-t-elle là ? »

La cruauté

Les éducateurs sont particulièrement maltraitants. Outre les parents déjà évoqués précédemment – le père de Shell qui lui fait sauter une dent de lait en le frappant ou celui de Viviane qui la bat sans doute (MR) – on découvre dans DDS le père exigeant et froid de Joseph auquel succède l'intransigeant et sadique père de l'église au pensionnat. Le monde est peuplé d'êtres cruels qui infligent châtiments corporels et humiliations aux jeunes pensionnaires comme « méthodes pédagogiques déployées pour l'édification ». L'épisode de « la cape de pisse », (p. 63), est particulièrement atroce.

Plus loin, une remarque de l'abbé sur le « mal qu'il faut empêcher de grandir » permet à Joe de comprendre le fonctionnement terrible du pensionnat : étouffer toute vitalité et tout débordement dans chaque enfant, le réduire à l'état d'esclave obéissant et docile. « Tout ça c'était une histoire d'empêcher de grandir. Et je me tus, car cet empêchement est d'une violence telle qu'elle vous creuse la poitrine, qu'elle vous arrache le cœur et vous vole le souffle, pour les siècles et les siècles. » (p. 197)

Le personnage de Danny dans DDS peut faire l'objet d'un parcours de lecture. Figure charismatique, d'abord légende, puis réapparition, il incarne l'enfance cassée, blessée à tout jamais. Trois épisodes particulièrement violents marquent son parcours :

- la découverte de l'enfant travesti (p. 206),
- le récit de son évasion ratée,
- son retour spectral, de profundis, pâle fantôme de celui qu'il a été.

Devenu bourreau, il est l'illustration du cycle infernal de la violence : les persécutés devenant persécuteurs.

Comme l'explique l'auteur dans une interview : le manque d'amour est terrible et source de comportements néfastes. Les adolescents (camarades d'infortune dans DDS, comme Viviane et Macret dans MR) reproduisent la violence qu'ils subissent. Joseph est « traité comme un prisonnier politique de régime totalitaire ». Si les coups sont terrifiants, la violence morale est encore plus dure : les besoins exprimés ne sont jamais entendus ni reconnus. Pire, ils débouchent souvent sur un nouveau châtimement encore plus humiliant et déshumanisant. Tout ceci dans un cadre religieux où l'on conseille de s'en remettre à la clémence et à l'amour du Père. Dieu est absent, ne se manifeste pas. Et l'abbé qui prétend « je suis ton père » est un des personnages les plus maltraitants.

La perpétuation du cercle de la violence au cœur de DDS peut être approfondie dans le saisissant dialogue entre Joe et l'abbé (p. 317). Le titre d'une chanson des Rolling Stones *Sympathy for the devil* y interroge la traduction : compassion plutôt que sympathie. « Est-ce que le diable ne vient pas d'un orphelinat ? » s'interroge notre héros. C'est un moment fort de bascule, de confrontation avec le prêtre et de tentative de pointer que « la pire violence a toujours une excuse ». Une esquisse de lutte des classes est également

présente : « les coupables sont des fils de quelqu'un aux souliers très brillants ». Cet épisode peut être abordé en philosophie ou en théologie où la question de l'existence du mal est très présente.

Comment se situe-t-on par rapport à son bourreau ? Pardonner à ses ennemis peut-il permettre de rompre le cercle de la violence ?

La musique

L'auteur rêvait d'un grand ouvrage sur la musique et avait d'abord tenté de rentrer dans son roman par ce thème : il devait se bâtir autour d'un guitariste flamenco qui, à Clermont-Ferrand, passe à côté d'un musicien de gare. Finalement la rencontre avec Gérard, l'orphelin, a réorienté le projet. La musique, toutefois, reste prépondérante. En exergue, le seuil de l'œuvre s'ouvre sur Beethoven, avec la reproduction de la partition d'un *adagio sostenuto*.

Dans DDS, Rothenberg, le maître de musique, figure exigeante mais aimante et constructive – opposée au mauvais maître, l'abbé – peut rappeler Sergiu Celibidache, dont l'auteur recommande lors d'une rencontre critique, une interview avec Ève Ruggieri. Les recommandations du maître vont devenir, pour Joseph, un vade-mecum essentiel, bien au-delà du piano, pour mener toute son existence :

« Le rythme ! gueulait Rothenberg. Le rythme ! » Un portrait de ce personnage pages 19-20 : la pratique du piano a sauvé le maître, sans doute en camp de concentration, puisqu'il est fait mention de sa judéité et de son séjour en Pologne, les pieds dans la boue. Le piano est aussi un instrument qui va sauver l'équilibre mental de Joseph et aider à son évasion. Il apparaît page 67, mais l'abbé le déteste : un signe. La musique va permettre un pont vers l'extérieur et vers une forme d'évasion. Elle est aussi une respiration : de nombreux chapitres opèrent un retour dans le passé pour évoquer le maître de musique, par exemple page 96. Ces analepses offrent une pause (un silence ou un soupir, pourrait-on dire, en usant aussi du vocabulaire musical) dans la trame lourde du roman.

Piste pédagogique

De nombreux morceaux sont joués dans l'ouvrage. Un beau parcours de lecture peut s'attacher à toutes les mentions des émotions et sensations qu'ils créent. Les images y sont particulièrement vivaces.

- À l'écoute d'un *presto agitato* par Joe en gare : « Vos lèvres se rétractent. Vos pupilles changent de taille, un drogué qui respire de nouveau après une injection d'adrénaline. À la fin, vous restez silencieux. Longtemps.

Vous avez pris une tornade en pleine figure, et mille autres avant vous. Elle vous a soulevé, essoré, reposé au même endroit. Vous n'en revenez pas d'être vivant. Vous ne direz plus jamais "banal". » (p. 13)

- Quand Rothenberg joue, on retrouve les mêmes images d'irrigation, de revitalisation, de sensualité et de mouvement : « Quand il jouait, des rois mages se mettaient en chemin. Des princesses exotiques et lointaines étaient prises de langueur dans leurs palais de sable. Même Mme Rothenberg, une ombre fanée, qui sentait les pétales et la naphthaline, redevenait la reine du Midi qu'il avait séduite, soixante ans plus tôt, sous un noyer en fleur. » (p. 19-20)

- Quand Rothenberg montre à son élève Joseph comment interpréter une pastorale : « Et je vis des choses que je ne compris que plus tard. Je vis des géants danser.



Je vis un aigle piquer, tisser un ourlet bleu à la surface d'un lac. Quand il eut fini, je me mis à crier, parce que j'avais eu peur. Peur d'être écrasé. Peur d'être emporté. » (p. 21)

« Quand lui touchait le clavier, il racontait la douceur du Rhin un soir de printemps, les nuits de Vienne... » (p. 27)

- L'épisode de l'accident d'avion des parents est corrélé à la musique : « Je fus pris d'un malaise. Inexplicable. J'entendis le deuxième mouvement de la *Sonate n° 8*, je le jure. (...) » (p. 28)

- La rencontre avec Rose. Joe joue « Les Adieux » : « Rose s'était mise à trembler, la respiration étrange, un peu sifflante. Elle devinait, entre les notes, des Caravelle tristes, des moments d'incandescence, les fantômes de Ludwig (...) » L'extrait page 140 déploie un nouvel univers de paysages, de guerres et de paix immémoriales. « Prodigieux » commente son père, le comte.

Atelier d'écriture

Retranscrire des émotions et sensations – physiques, paysages, associations d'idées... – que déclenche l'écoute d'un morceau de piano ou d'une chanson aimée bouleversante.

La femme, figure ambiguë

La femme, dans MR comme dans DDS, est toujours un personnage froid, inaccessible et incompréhensible. Face à ces blocs de marbre qui les maintiennent à distance, les héros passent par des phases de fascination, d'idolâtrie, de détestation, de provocation.

Les portraits de femme peuvent être mis en regard avec les pages sur l'article « VULVE » de l'encyclopédie, cité précédemment. Mais aussi avec le concours de récits de malheur : la femme y apparaît mauvaise mère, prostituée, inconséquente, meurtrière...

La jeune fille est une figure surplombante :

- Une bourgeoise ultrariche, méprisante et indifférente au malheur d'autrui dans DDS comme dans MR. Quand on lui demande de l'aide (poster une lettre, appeler au secours), Rose accepte... mais ne le fait pas, condamnant le héros à subir encore les violences de l'internat.

Lorsqu'elle découvre les incroyables capacités d'interprétation de Joe, une lutte des classes s'engage, elle « rassembla ce qu'il lui restait de forces et me décocha un regard de haine pure, comme si tout était ma faute. Devant le piano, elle était pauvre. Je lui avais jeté sa médiocrité à la figure, je crus longtemps qu'elle m'en voulait pour ça. Je compris plus tard qu'elle m'enviait ma liberté. » (p. 143)

La femme semble détenir un savoir que les hommes n'ont pas : « Rose m'observait. Je suis sûr, aujourd'hui encore, qu'elle savait. Les femmes savent toujours. Elles nous regardent tomber en secouant la tête, tomber du ciel, tomber des nues, dans des trous, en chute libre, tomber bien bas, à genoux, toujours tomber, nous qui avons juré de prendre de la hauteur. » (p. 172). Ce passage résonne étonnamment comme un commentaire de *Ma reine*. La femme y apparaît comme un être sadique qui déstabilise et pousse à la faute, si ce n'est à la déchéance.

Elle porte toutefois des robes, irruptions de la beauté, qui fascinent le narrateur qui a connu la haute couture et en reconnaît la délicatesse des couleurs, des matières et des

découpe. La robe rouge Dior participe de la sculpture : c'est une forme d'art qui crée une trouée esthétique bienheureuse dans le malheur.

- Dans MR, la « reine » qui dicte ses volontés, apparaît et disparaît sans que le héros puisse maîtriser leurs rencontres. La femme est imprévisible. Comme l'assène Matti : « Les reines, c'était difficile, on n'y pouvait rien. » (p. 208) Malgré son jeune âge, Viviane la Reine, a conscience de la nécessité de rester dans la sublimation, de la cristallisation : elle impose une distance, un périmètre géographique à ne pas franchir. Ses indications nous placent dans l'univers du conte cruel et rappellent également les épreuves qu'imposent les dames dans la fin'amore pour tester la vaillance et la persévérance du chevalier. Entrer dans la maison de la reine, c'est briser le charme de l'imaginaire. Viviane assène cette sentence :

« - C'est fini tout ça. Je suis redevenue comme tout le monde, moi aussi, une pauvre fille banale. Le sort est brisé, rentre chez toi maintenant, c'est fichu ». Quand Shell pénètre dans sa chambre, « ce n'était pas une chambre de fille » (p. 201). La description peut permettre d'interroger les injonctions à la féminité et les stéréotypes de genre. La « pauvre fille » qui rêvait sa vie dans un palais et son pouvoir, constitue aussi et surtout un miroir de l'enfance maltraitée. On pourra relever des indices de coups (donnés par le père ?) repérés par Shell : « son bras à elle était couvert de bleus jusqu'à l'épaule » (p. 217) et évocation d'un « géant malpoli » qu'elle aurait transformé en pierre – l'enfant émet l'hypothèse qu'il avait regardé sous sa jupe (p. 213) –. Le charme brisé et l'épreuve finale du pénitent ayant été relevée, Viviane devient plus humaine : « Viviane s'est blottie contre moi. Cela ne la dérangeait plus qu'on se touche maintenant qu'elle était redevenue reine ». Elle finit en alliée protectrice et muse : « Grâce à Viviane, j'étais devenu immense, j'avais touché le ciel d'une main et la terre de l'autre. Le monde avait retrouvé sa reine et c'était grâce à moi. » (p. 221). L'ouvrage se termine sur une ellipse-euphémisme. Des yeux « fermés une dernière fois ». La reine cruelle a-elle causé l'élévation du héros ou sa mort ? Il ne reste plus au vent qu'à « effacer » le preux chevalier servant « de cette histoire, si elle a existé ». En sorte de célébration et de pied-de-nez aux pouvoirs du conte.

Parfois, certains clichés misogynes pointent comme dans l'épisode où Rose repousse le héros, le gifle, puis l'embrasse : « C'est là que j'appris que les femmes étaient compliquées » (p. 282 DDS). Ou encore : « Je lui devais le feu, l'or, les mystères alchimiques. Elle était exigeante. Mais elle payait bien, d'un battement de ces cils. » Elle apparaît toutefois finalement comme une figure libre et frondeuse qui ne souhaite pas devenir une « bonne petite épouse » mais s'échapper loin du carcan familial avec son amoureux.

Il existe une figure de femme sauveuse moins ambiguë dans DDS : c'est un phare dans la nuit quand le vigie secrète se réunit le soir. Il s'agit d'une « veilleuse », une animatrice de radio qui répand, via son émission, de la joie dans les cœurs. Elle est inspirée d'un personnage réel, Marion Rauch, animatrice à Sud Radio. Malheureusement, elle reste elle aussi muette : indifférente à leur sort ou impuissante ? Les garçons ne savent pas, restent dans l'expectative. Ce n'est qu'une voix dans le transistor, faible espoir, un quasi fantasme.

III/ EN ÉCHO

DDS traverse de nombreuses thématiques, figures et inspirations. On pourra les reconvoquer en visionnant un intéressant diaporama réalisé par une intervieweuse, Astrid Cathala, lors d'une rencontre avec Jean-Baptiste Andrea à la Scène nationale L'Estive. Il permet de nombreux rebonds sur des éléments de l'ouvrage.

→ www.youtube.com/watch?v=VTutmO4jTNk

Voir 56 minutes 27 jusqu'à 1 heure 30 secondes.

Enfances, maltraitances et aventures

- *The Kid*, premier film de Charlie Chaplin, 1921.
- *Les 400 coups*, film de François Truffaut, 1959.
- *Stand by me*, nouvelle de Stephen King adaptée au cinéma : un groupe de copains part à la recherche d'un cadavre.
- *L'Enfant océan*, Jean-Claude Mourlevat : violences familiales, fugue et fratrie, un récit très délicat démultipliant les points de vue.
- *Le Garçon incassable*, Florence Seyvos : histoire vraie de Buster Keaton, enfant élevé par une famille de saltimbanques violents, aux côtés d'un frère « différent ».

Sur la vie en pensionnat :

- *L'Orphelinat*, Emmanuel Friedmann, 2016 : s'échapper pour retrouver la mère qu'on dit morte.
- *Le Combat d'hiver*, Jean-Claude Mourlevat : épopée fraternelle.
- *Victoria et les Staveney*, Doris Lessing.
- *The Promised Neverland*, Kaiu Shirai, manga : trois enfants coulent des jours heureux auprès de « maman » dans un orphelinat, avant de découvrir une horrible vérité.
- *Ils ont volé mon enfance* et *Personne n'est venu*, deux récits documentaires de Toni Maguire qui donne la parole à des orphelins ayant vécu l'enfer dans un pensionnat.
- Série animée *Princesse Sarah*
- Série romanesque *Le Club de la pluie* (littérature jeunesse) Malika Ferdjoukh
- Série romanesque *Harry Potter*, JK Rowling : possibles lectures comparatives entre les personnages de l'abbé et de Grenouille le concierge qu'on soupçonne d'être un vampire ou un « démembrer d'enfants » – en réalité c'est un ancien militaire aux comportements pédophiles (DDS) et Rogue, professeur sévère et maltraitant et le concierge Rusard qui terrorisent les pensionnaires.

• **Films** : *Ma vie de courgette* de Céline Sciamma sur les déboires et la maladresse d'un enfant « différent », apprentissage de la vie collective en orphelinat, *Les Disparus de Saint-Agil* (1938) de Christian-Jacque où trois élèves créent une société secrète, *Flirting* (1991) fraternité et tensions dans une école de garçons, *Never let me go* (2010) parcours noir de trois amies que l'existence maltraite, *Au revoir les enfants* (1987) film autobiographique de Louis Malle, *Lost et delirious* (2001) de Léa Pool premières amours dans un pensionnat de filles, *Spud* (2010) plongée dans le cerveau d'un adolescent nommé Spud...

• Voir aussi les séries photographiques de Mario Giacomelli sur le monde des prêtres des années 60.



Figures de l'idiotie

- *L'Idiot*, Fiodor Dostoïevski, pièce de théâtre de, 1868. À mettre en parallèle avec :
 - la mise en scène de Vincent Macaigne *Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer* : www.theatre-contemporain.net/video/Idiot-parce-que-nous-aurions-du-nous-aimer-de-Vincent-Macaigne-extraits
 - le film *Les Idiots* de Lars Von Trier (deuxième de la trilogie « cœur en or ») et son adaptation théâtrale par Kirill Srebrennikov : <https://festival-avignon.com/fr/edition-2015/programmation/les-idiots-11368>
- *Des souris et des hommes*, John Steinbeck : très émouvant personnage de Lennie, « parfait idiot ».
- *La Clarisse*, David Dumortier, Cheyne éditions, 2000 : court roman de littérature jeunesse, illustré, sur les états d'âme d'une jeune fille simplette et les bêtises qui mettent sa vie en danger.
- *Rien que ta peau*, Cathy Ytak, Actes Sud, collection à Voix haute : Ludivine, adolescente lente et immature défend son droit à l'amour physique.